

LA DÉPOSITION

La Déposition
se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2016
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél.: 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

PASCALÉ
ROBERT-DIARD

LA
DÉPOSITION



En hommage à Jean-Marc Théolleyre

Déposition :

Action de poser hors, de remettre.

Action de destituer une personne.

Ce qu'un témoin affirme en justice.

Littré

Ce lundi 7 avril 2014, dans le TGV Paris-Rennes de 7h09, arrivée 9h12, j'étais heureuse comme un lundi d'assises. La veille, j'avais revu *1974, une partie de campagne*, le film de Raymond Depardon consacré à la campagne présidentielle de Valéry Giscard d'Estaing. Je ne me lassais pas de l'image du candidat serré à l'arrière d'une voiture, domptant au peigne son unique mèche de cheveux qu'une brise maligne faisait faseyer. Autour de lui, la France était jeune, les garçons portaient des vestes cintrées et les seins nus pointaient sous le tee-shirt

des filles. Elles ressemblaient toutes à Agnès Le Roux.

La jeune femme a disparu à l'automne 1977. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Au palais de justice de Rennes, on jugeait un vieil homme au teint cireux, au visage mangé par une épaisse barbe blanche, qui était accusé de l'avoir assassinée. J'attendais déjà le moment où, après avoir franchi la porte de la salle d'audience, je laisserais dehors les battements du monde pour ne plus m'intéresser qu'à ce qui se passait là, dans l'espace à la fois étroit et immense du prétoire.

Le procès de Maurice Agnelet entrait dans sa dernière semaine. Les bancs de la presse, sur lesquels nous nous serrions encore au début, s'étaient dégarnis. Nous n'étions plus qu'une poignée à nous passionner encore pour cette affaire et son atmosphère singulière des bords de la Méditerranée, pour la personnalité déroutante d'un accusé de 76 ans qui faisait face pour la troisième fois à une cour et des jurés, et pour le mystère de la disparition de sa maîtresse, dont la voix suppliante

enregistrée sur un vieux magnétophone à bande – on percevait le « *clac, pschitt* » de la touche que l'on enfonce avec l'index – s'élevait dans la cour d'assises. Une voix d'époque, comme on le dirait de meubles, avec décor pattes d'éléphant, écharpes en tricot, khôl sur les yeux, Berlioz sur les billets de dix francs, Racine sur les cinquante et Corneille sur les cent.

J'allais retrouver le dernier carré de chroniqueurs judiciaires. Je savais que, comme chaque matin de chaque procès, l'un d'eux arriverait tôt dans la salle, s'installerait à l'extrémité du premier rang, ouvrirait son cahier à spirale et à petits carreaux pour noter, en haut à gauche, la date et l'heure précise, à la minute près, de la reprise de l'audience. Pour rien au monde il ne manquerait ces instants flous, ces minutes d'entre-deux, où les avocats n'ont pas encore enfilé leur robe, où la greffière pose ses dossiers sur son bureau, où de part et d'autre de la barre, on se prépare, on plaisante parfois, avant que la sonnerie qui signale l'entrée de la cour ne fige chacun dans son rôle.

Il m'a envoyé un message qui me disait de venir vite, très vite.